

# *Libretto*



VIOLAINE GELLY

# KAREN BLIXEN

biographie

*libretto*

Karen Blixen, *La Ferme africaine*, traduit par Alain Gnaedig  
(pp. 31, 57, 65, 101) © Éditions Gallimard.  
Karen Blixen, *Lettres d'Afrique*, traduit par Philippe Bouquet  
(pp. 9, 15, 39, 49) © Éditions Gallimard.  
Karen Blixen, *Lettres du Danemark*, traduit par Carl-Gustav  
et Chistofer Bjurström (p. 77) © Éditions Gallimard.  
Judith Thurman, *Karen Blixen* (pp. 23, 87, 95)  
© Éditions Robert Laffont, 2001.

© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-36914-175-4

Violaine Gelly est journaliste et biographe. Elle a été rédactrice en chef de *Psychologies Magazine*.



« Il y a toujours, pour chacun de nous, quelque chose qui est plus important que tout le reste et je crois bien que, pour moi, c'est la liberté<sup>1</sup>. »

Dans la vaste maison que les plafonds bas, les murs épais et les petites fenêtres barricadent contre le vent et le froid, on ne trouve qu'un seul miroir en pied. Pas besoin de se regarder pour tordre des mèches en un chignon serré ou ajuster un col. La vanité conduit en enfer. Le seul grand miroir est donc dans la buanderie, le plus souvent retourné, face au mur pour ne rien montrer que la pierre grise. En cette toute fin d'après-midi, pourtant, la jeune mariée l'a retourné et se perd dans son reflet. Le sourcil froncé, elle se dévisage sans indulgence. Bien ajustée sur le corset, la robe de noce met en valeur la taille fine, et le col montant de dentelle ivoire souligne une nuque gracieuse. Tout en longueur, le visage est commun, sans grâce. La pâleur, la finesse des lèvres laissent dégager une douceur qui pourrait rendre les traits insignifiants. Mais le regard dément l'effet. En ce 17 mai 1881, si la jeune femme a pu épouser celui qu'elle aime, c'est grâce à une volonté sans faille. Car rien n'aurait permis de penser qu'une Westenholz pourrait, un jour, épouser un Dinesen.

Chez elle, les Westenholz, on est très riche mais on ne le montre pas. La fortune est la conséquence d'un travail

1. Tous les extraits de la correspondance de Karen Blixen, sauf exception, sont tirés de *Lettres d'Afrique*.

laborieux et d'une vie de frugalité. Voire une récompense de Dieu. La présence sur terre n'est qu'un passage, au cours duquel il convient de se tenir droit, en attendant la mort, un pied dans le paradis à venir, un pied dans cette vie. Une vie où chacun doit trouver sa vocation, sa mission de l'ici-bas. Chez le marié, l'argent n'est pas un problème non plus. Non qu'il y en ait beaucoup, au contraire. Mais parce qu'on fait comme si. L'arbre généalogique des Dinesen plonge loin dans l'histoire de l'aristocratie danoise. Aussi prodigues que fauchés, ils ont une vision du monde aux antipodes de celle des Westenholz. La vie est faite pour être vécue, intensément, nonchalamment.

Ici un monde de devoirs. Là un monde de droits. Entre les deux, ces fiancés mal assortis.

Lui, Wilhelm, est né le 19 décembre 1845. Personnage romantique, enfant terrible des Dinesen, il a grandi dans l'excitation et la passion et épuisé ses années de jeunesse entre la chasse, la guerre et l'amour. La chasse le conduira à écrire, sous le pseudonyme de Boganis, *Lettres de chasse*, un livre qui deviendra un classique mineur de la littérature danoise. La guerre, elle, l'a poussé à participer aux combats de 1870. Au retour, l'amour l'avait jeté dans les bras de sa cousine, Agnès Frijs, dix-huit ans, un doux visage en cœur sous une couronne de tresses blondes. Mais Agnès est morte, en 1872, comme on meurt dans les poèmes de Lamartine : des suites d'une typhoïde contractée au cours d'un voyage à Rome... Wilhelm s'est alors embarqué pour fuir le Danemark et son chagrin. Pendant de longues années, il a parcouru le monde : la jeune Amérique d'abord où, du Québec au Wisconsin en passant par le Nebraska, il est tour à tour négociant en grain, receveur des postes, chasseur et trappeur. Il n'y fait pas fortune mais découvre les peuples indiens auprès desquels

il vit et dont il dénoncera plus tard le génocide. Lorsque la nouvelle de la mort de sa mère le rattrape en 1875, il rentre en Europe mais ne supporte pas longtemps l'autoritarisme vindicatif de son père. Il reprend la route et parcourt l'Europe, jusqu'en Russie. Lorsque la guerre de Crimée éclate, il s'installe en Turquie. Il faut la mort de son père, en 1876, pour le ramener définitivement au Danemark. À trente et un ans, Wilhelm Dinesen dispose enfin d'un petit pécule. Juste de quoi investir dans une modeste propriété de Zélande du Nord : Rungstedlund, du nom du petit village de Rungstedt. Ne lui reste plus qu'à prendre femme.

Lorsque ses amis découvrent que son choix s'était porté sur Ingeborg Westenholz, ils restent interloqués. De la part de ce flambeur, ils attendaient une aristocrate baroque et légère. Ou une enfant, à peine sortie de l'adolescence, à l'image d'Agnès Frijs, la fiancée tant pleurée. Or Ingeborg n'est ni l'une ni l'autre. À vingt-quatre ans<sup>1</sup>, c'est presque une vieille fille, stricte et austère. Une intellectuelle, très cultivée, polyglotte, un rat de bibliothèque et de musées. Riche, certes, mais pas belle. Wilhelm l'a croisée au théâtre puis en allant patiner, pendant l'hiver, dans les douves gelées de la citadelle de Copenhague. Ils ont sympathisé. Et quand la famille Westenholz est partie prendre ses quartiers de printemps dans le Jutland, Wilhelm l'a suivie. Pour obtenir la main de la fille, il le sait : il lui fallait séduire la mère.

Sacrée belle-mère que Mary Westenholz. Veuve à trente-quatre ans, après treize ans d'un mariage sans tendresse, elle a élevé seule six enfants dans l'amour de Dieu, le sens du devoir et la peur du sexe. À la tête de l'immense domaine de Matrup dans la presqu'île du Jutland, elle a mené d'une

1. Elle est née le 5 mai 1856.

main de maître redoutée, tout son monde à la baguette. Bien des années plus tard, son petit-fils, Thomas Dinesen écrira : « D'une façon tendre mais ferme, elle guida les pensées et sentiments de ses enfants, si bien que ses paroles furent également notre loi<sup>1</sup>. » Ingeborg est sa fille préférée. Ce qui ne l'empêche pas de la tenir serrée ; encore plus étroitement depuis un fâcheux incident. Alors qu'elle avait dix-huit ans, au cours d'un voyage à Rome destiné à parfaire sa culture générale, la jeune fille était tombée sous le charme d'un jeune précepteur chargé de lui faire découvrir les beautés des musées romains. L'idylle n'avait pas dû dépasser quelques frôlements de mains mais le sort voulut que Mary l'apprenne de la pire des manières : victime de la typhoïde, le jeune homme en était mort et Ingeborg gravement atteinte. Dans l'abominable angoisse de voir sa fille mourir, Mary avait retrouvé le carcan de sa pudibonderie. À peine remise, Ingeborg, accusée d'avoir encouragé de vaines avances, s'était trouvée condamnée sans appel par sa mère. La punition avait été immédiate : retour et enfermement à Matrup.

Quand Wilhelm avait fait la connaissance d'Ingeborg, elle portait sur son visage cette austérité à laquelle l'avait contrainte sa mère. Les cheveux tirés en chignon autour d'une raie au milieu parfaitement droite, le regard sérieux, le visage soigneusement inexpressif. Elle qui espérait si peu de la vie et pas grand-chose des hommes tomba rapidement amoureuse de celui-ci, attentionné et affectueux. À la grande inquiétude de sa mère. « Comment allons-nous faire une avec un élément érotique parmi nous, écrivit-elle quand elle apprit qu'Ingeborg était amoureuse. Aucun de mes enfants n'a connu un tel

1. Toutes les citations de Thomas Dinesen, sauf exception, sont extraites de son livre *À l'ombre du Mont Kenya, Karen Blixen, ma sœur*, Esprit ouvert, 2002.

sentiment jusqu'à présent et j'en ai toujours eu peur. Maintenant, cela me terrifie de le savoir si proche.» Dans un premier temps, Mary Westenholz repoussa franchement les avances de Wilhelm : « Vous trouverez Ingeborg dépendante, immature et vulnérable, lui écrivit-elle. Ma fille a peu de qualités qui puissent gagner ou capturer le cœur d'un homme. » Les offensives de Mary n'entameront cependant pas les résolutions de Wilhelm et Ingeborg. Cette dernière, d'ailleurs, se moque des siens, dans les courriers amoureux qui échappent au regard de sa mère : « Ma famille, j'espère que vous le savez, est aussi bourgeoise qu'on peut l'être. J'espère que cela ne vous ennuiera pas. Mais vous savez probablement que je suis vieille fille. Au printemps prochain, je serai majeure et je pourrai faire ce que je désire. Je crois que ce sera quelque chose de terrible. » Séduite par son gendre ou inquiète des menaces d'indiscipline de sa fille, Mary céda.

En ce 17 mai 1871, Ingeborg sourit une dernière fois à son reflet avant de retourner le miroir contre le mur. Intuitivement, elle se doute que Wilhelm l'estime plus qu'il ne l'aime. Surtout, elle pressent son attente : il cherche un enracinement, un tendre poids, une raison de rester et de ne plus fuir sa vie. En échange, elle sait qu'elle peut compter sur sa solidité, sa loyauté. Il fera un bon mari et sans doute un bon père. Et puis elle est amoureuse. Suffisamment pour deux. Elle est heureuse aussi. Tout à l'heure, Wilhelm l'a prise dans ses bras et lui a murmuré à l'oreille : « Quoi qu'il arrive, pouvez-vous me promettre de vous souvenir pour toujours de cette journée ? Vous souvenir que le rossignol chantait et que vous étiez heureuse ? » Elle a promis. Elle n'oubliera pas l'oiseau chanteur et le bonheur du jour. Dans quelques minutes, ils partiront tous les deux pour Rungstedlund. Dans la lumière grise de ces jours qui veillent si tard, l'agneau blanc des Westenholz et le mouton noir des Dinesen se sont promis d'être heureux.



*« Je crois que cela a été pour moi un bien grand malheur que de grandir au sein de la famille, du milieu et de la conception de la vie qui m'ont vue naître<sup>1</sup>. »*

C'était bien mal connaître Mary Westenholz d'imaginer qu'elle puisse ainsi lâcher sa fille. L'année qui suivit le mariage, jugeant à l'annonce de la première grossesse d'Ingeborg que la lune de miel était terminée, elle emménagea dans le manoir de Folehave, à quelques centaines de mètres de Rungstedlund. On ne sait pas ce que pensa Wilhelm Dinesen de cette invasion. Sans doute soulagé que sa jeune femme ne se sente pas trop seule au domaine lors de ses nombreuses absences, il a dû dissimuler ses vraisemblables agacements. Le seul qui transparut jamais, aux dires de la légende familiale, éclata lors de la naissance de sa fille aînée, Inge. L'empressement de la famille Westenholz autour du berceau fut tel que Wilhelm Dinesen prit son fusil et partit chasser pendant plusieurs jours, en jurant que le suivant, un fils sûrement, porterait son prénom et ne serait « rien qu'à lui ». Lorsque le suivant s'avéra être une suivante, Karen, il lui donna pour marraine la meilleure amie d'Agnès, sa première fiancée tragiquement disparue. Autant dire qu'il la désigna, aux yeux de tous, comme son enfant chérie.

Les naissances très rapprochées de Inge (dite Ea) en 1883, de Karen (dite Tanne) le 17 avril 1885 et d'Ellen (dite Elle) en

1. Lettre à Thomas Dinesen, 1<sup>er</sup> avril 1926.

1886, puis de Thomas en 1892 et Anders en 1894 emplirent très vite Rungstedlund de rires et de bousculades d'enfants. Leur terrain de jeu était sans limite. Trois kilomètres de sable, le long de la côte du Sund<sup>1</sup>, plusieurs dizaines d'hectares de landes et de forêts, la mer et le vent l'été, le froid et la glace l'hiver. La propriété est constituée de plusieurs petits bâtiments, réunis autour d'une ancienne auberge. La maison, vieille de deux siècles, n'est sans doute pas très confortable, mais entre la proximité de la plage de sable fin où s'amarraient les vapeurs, la Strandvej, cette route du sud qui mène à Copenhague, à vingt-cinq kilomètres de là, et bientôt la ligne de chemin de fer côtière, sa situation permettait toutes les évasions.

Mais la vie enfantine à Rungstedlund n'était pas que rires et joies. L'éducation était la priorité d'Ingeborg et de sa sœur Bess, qui avait suivi leur mère à Folenhave. Les enfants Dinesen n'auraient pu trouver professeurs plus compétents dans les matières littéraires et linguistiques. Ils parlaient tous couramment trois langues, le danois, l'anglais et le français, et maîtrisaient parfaitement la littérature, l'histoire, l'histoire de l'art et la géographie. Karen Blixen, plus tard, reprochera cependant à ses préceptrices maison de ne pas lui avoir ouvert le champ des sciences, notamment mathématiques et physiques, dont elle jugeait qu'elles lui auraient été fort utiles en Afrique. « C'est une honte, écrira-t-elle, la façon dont les filles sont élevées. Je suis absolument convaincue que si j'avais été un garçon, avec exactement le même degré d'intelligence et les mêmes capacités, j'aurais fort bien été en mesure de me tirer d'affaires. Je crois que j'étais une enfant au-dessus de la moyenne en ce qui concerne les dons et que j'étais très

1. Le Sund ou Øresund est le détroit qui sépare la Suède du Danemark et relie la mer Baltique (au sud) au détroit de Kattegat (au nord) en direction de la mer du Nord.

désireuse d'apprendre, par exemple, les mathématiques, pour lesquelles j'avais, je pense, de vraies dispositions. Mais alors que la famille a fait bien attention à m'apprendre les bonnes mœurs et le désintéressement, il ne leur est jamais venu à l'idée de m'apprendre un peu plus sur les nombres ! »

Après de sa mère et de sa tante Bess, Karen n'était que la deuxième coincée dans ce trio de petites filles si proches en âge, élevées selon les mœurs strictes de l'époque. Robes à smocks et enfants sages, leçons apprises et préceptrices sévères, dîners en silence, le dos droit et les mains sur la table, psaumes chantés le dimanche autour du piano. Plus tard, Thomas Dinesen devait écrire : « Maman vécut toute sa vie suivant une conception victorienne, comme tant de familles danoises de cette époque : les codes de moralité et d'éthique étaient fermes et inflexibles ; nous avions une conscience sans faille du bien et du mal, de ce qui était juste et du péché, et en tout premier lieu de ce qui touchait au côté érotique de l'existence. » Devant cette exaltation pleine de certitudes quant au bien et au mal, la justice et l'injustice, les devoirs et les actes, les mots corrects et les pensées convenables, la petite Tanne ressentit très tôt l'envie et le besoin de contestation contre ce qui était présenté comme l'unique et vraie morale. D'autant que derrière ce sens aigu de la rébellion contre la famille de sa mère se cachait un fort sentiment de fidélité à son père.

Wilhelm, quand il était à Rungstedlund, consacrait beaucoup de son temps à Karen, de longues promenades en tête-à-tête nourrissant l'amour inextinguible de l'enfant pour la terre et la nature. Il lui apprenait le nom des arbres, le chant des oiseaux et les flux du Sund, le maniement des armes et le silence des chasseurs, le nom des étoiles et les phases de la lune. Mais seule l'imagination permet d'entrapercevoir la

silhouette de l'homme et de la petite fille, s'éclipsant dans les sous-bois, l'adulte veillant à accorder leurs pas. Jamais Karen Blixen, dans la multitude de ses écrits, ne raconta ce que fut cette complicité paternelle. Toute sa vie, elle conserva comme un trésor égoïste le souvenir de ces moments complices. Comme si parler des bonnes choses avait dû la priver de leur saveur. En 1924, à peine écrivait-elle de lui : « Père me comprenait telle que j'étais, même si j'étais encore toute petite et m'aimait ainsi <sup>1</sup>. » Là où sa mère la contraignait, son père lui offrait la liberté, lui faisant connaître cette douce jouissance d'être à part, élue, reconnue. Wilhelm lui racontait ses voyages, les Peaux-Rouges et les Communards, la guerre et la paix, ses faits d'armes et ses légendes personnelles. Les confidences paternelles la grisait, lui ouvrant un monde d'aventures, de plaisirs et de fêtes. Tout le contraire de l'univers maternel. Mais Karen apprit également la frustration et le manque, occasionnés par les trop longues et fréquentes absences de son père. Le mariage n'avait pas guéri Wilhelm de son nomadisme. Élu au Parlement danois à partir de 1892, il passait de longues semaines à Copenhague où il s'isolait également pour écrire ses livres.

Le 27 mars 1895, quelques semaines avant le dixième anniversaire de Tanne, Wilhelm Dinesen décida d'en finir de la manière la plus infamante qui soit pour un homme de son milieu : il se pendit dans son appartement de Copenhague. Alors que cet homme était un familier des armes à feu, que cet officier savait que c'est ainsi qu'on exécutait les déserteurs, il jeta une corde sur une poutre, en passa le nœud coulant autour de son cou et se jeta dans le vide.

1. In *Lettres d'Afrique*.

Pour Ingeborg Dinesen, le choc fut effroyable. Bien entendu, elle mentit aux enfants et leur dit que leur père, tombé brusquement malade, était mort subitement. Ce suicide par pendaison laissait présager que Wilhelm Dinesen avait sans doute trahi de profondes valeurs personnelles et qu'il s'agissait ici d'honneur à laver. Était-il atteint d'une maladie incurable, voire honteuse ? Avait-il, dans le cadre de son action politique, touché quelques pots-de-vin ? Était-il à la veille d'être impliqué dans un scandale financier ? Ou domestique, comme la naissance d'un enfant illégitime ? Personne ne sut jamais. Plus tard, atteinte de syphilis, Karen Blixen privilégiera la thèse selon laquelle Wilhelm aurait préféré se donner la mort plutôt que de transmettre une maladie vénérienne à sa femme. Ainsi, dans l'atteinte commune, elle lira un signe supplémentaire du lien à son père.

Les enfants Dinesen étaient à Folenhave, en compagnie de leur grand-mère et de leur tante Bess, quand on leur apprit que leur père était mort. Leur chagrin à tous fut immense mais, pour Tanne, cette perte ouvrit une blessure intime qui ne se referma jamais. Elle perdait son père, son confident, mais également ses occasions d'évasion et cette source de sécurité qui lui assurait qu'envers et contre tous elle était l'enfant aimé. Elle confiera, plus tard, à sa première biographe : « Ce fut comme si une partie de moi était morte, et cette partie, c'était cette capacité d'aimer avec confiance et spontanéité <sup>1</sup>. » Toute sa vie, Karen Blixen vivra dans une peur « qui confinait à l'horreur » d'investir sa vie et d'abandonner son âme à quelqu'un qu'elle pourrait perdre de nouveau. En même temps, elle passera son existence à rechercher ce quelqu'un.

1. Parmenia Migel, *Titania, the Biography of Isak Dinesen*, Random House, 1967.

Sous les coups de la douleur et de la honte sociale, c'est toute l'innocence de l'enfance qui disparut de Rungstedlund. Choquée par le suicide de son gendre, Mary Westenholz fit une grave attaque cardiaque qui la laissa impotente pendant de longues années. Éperdue de chagrin, Ingeborg fit de son mieux pour ses enfants, mais la tâche de leur éducation revint en grande partie à leur tante Bess qui ne transigeait pas sur la bienséance : « Les enfants d'une veuve doivent mieux se conduire que les autres. » Au premier plan du « bien se conduire » selon Bess, on trouvait : ne pas parler du défunt et, bien entendu, ne pas pleurer. Toute expression d'émotion était d'ailleurs soigneusement bannie, notamment cette colère qui secouait Tanne quand elle pensait à l'abandon de son père. Dans le règlement intérieur de Rungstedlund<sup>1</sup>, Ingeborg avait soigneusement écrit : « Tous les conflits moraux sont permis mais pas la colère. Celui ou celle qui est en colère doit se retirer des pièces communes, des escaliers et des couloirs aussi longtemps que dure sa colère. » Bien plus tard, Ingeborg regrettera ces silences : « Je vous ai très peu parlé de la mort de votre père. Peut-être aurais-je dû vous en parler plus ouvertement, mais pour moi c'était comme un sol sacré que personne n'avait le droit de fouler sans être capable de comprendre ce qui s'était passé<sup>2</sup>. »

Paradoxalement, en dépit de la distance qu'Ingeborg instaure, c'est auprès de sa mère que Tanne put le mieux épancher son chagrin. Celle qui avait choisi cet homme et qui l'avait aimé envers et contre tous, à commencer par sa propre famille, partageait avec l'enfant une douleur immense, un vide sans pareil et, sans doute, une culpabilité secrète. Toutes

1. Retrouvé dans les archives familiales des Dinesen par Judith Thurman, *Karen Blixen*, Robert Laffont, 2001.

2. Lettre à Thomas Dinesen.

deux, en dépit de leur amour, n'avaient pas su sentir, anticiper ou comprendre le geste de Wilhelm. Si Ingeborg, parfaitement formatée par sa mère, n'envisagea pas un instant de se rebeller contre le carcan que la famille Westenholz allait de nouveau refermer sur elle, la petite fille se débattit contre ceux qui allaient avoir « l'effrayant pouvoir de rendre la vie difficile ». Et c'est à travers l'écriture de poèmes, de récits lus à ses petits frères ou de saynètes mises en scène avec ses sœurs, qu'elle apprit à canaliser ses envies de tout casser, ces hurlements de chagrin qui l'étouffaient. Comme si les mots, auxquels il faudra encore un demi-siècle pour être reconnus, pouvaient contenir toute cette violence interdite.

Il fallut un nouveau drame pour qu'Ingeborg intervint dans la douleur de la petite fille. Le 14 juillet 1899, le feu prit dans l'un des bâtiments du corps de ferme. En quelques minutes, les structures en bois et le toit de chaume s'enflammèrent, menaçant directement la maison. L'incendie s'avéra un vrai choc pour l'enfant. D'abord parce que le feu avait détruit des lieux chargés de souvenirs de jeux et d'émois enfantins. Ensuite parce qu'il l'avait confrontée à l'accident et, une fois de plus, à la mort. Devant le désarroi des enfants, Ingeborg refusa de rester en attendant que cela soit reconstruit. Laisant ses fils à Folehave, sous la responsabilité de sa mère et de sa sœur, elle s'installa avec ses trois filles en Suisse, afin qu'elles y perfectionnent leur français. La grande nouveauté c'est qu'à Lausanne, Ea, Tanne et Elle fréquentèrent, pour la première fois, une école. Certes, une école privée réservée aux jeunes filles de bonnes familles. Mais les trois sœurs y découvrirent la proximité d'autres adolescentes, firent l'apprentissage de l'amitié et d'une certaine mixité sociale. Quand elles revinrent au Danemark, Karen allait avoir quinze ans. Elle venait de contracter ce fameux virus de la liberté que lui avaient inoculé les récits de son père. Désormais, elle n'eut qu'une envie : s'échapper de nouveau.